

Sommaire

Avant-propos.....	11
Le moi des biologistes.....	15
Le moi des psychanalystes.....	25
Le moi des bouddhistes.....	41
Le moi pensant le moi.....	51
Le moi au quotidien.....	61
Combien suis-je ?.....	75
Exercice : Une analyse du cas Jekyll-Hyde.....	79
Ami ou ennemi ?.....	85
La science du moi.....	99
Au-delà de la contradiction.....	109
Références des citations.....	117

Avant-propos

Croire en une spécificité, voire plusieurs spécificités, de la nature humaine par rapport à celle des autres organismes vivants, prendre plaisir et intérêt à être homme, cultiver un savoir dit humaniste, se soucier de l'état ou du devenir de l'humanité, avoir des gestes altruistes... ; même si l'on ne manifeste ces belles attitudes que de manière occasionnelle, c'est aussi miser sur l'homme en tant qu'individu. C'est reconnaître à l'individu d'*Homo sapiens* une certaine existence, une certaine autonomie, un certain devenir, peut-être une certaine destinée.

En même temps, mener une vie d'homme, au fil des nombreuses fonctions qui échoient à notre espèce, c'est assumer, bon gré mal gré, cette individualité. C'est réfléchir, douter, souffrir. C'est être exposé, cent fois par jour, à ce mystère grammatical et philosophique, logique et métaphysique, qu'est la première personne du singulier : "je", "moi" et les pronoms et adjectifs possessifs attenants. Bien des gens s'accommodent de cette condition ; pour des milliards d'humains, d'ailleurs, l'introspection délibérée serait un luxe. Reste le très grand nombre de nos semblables qui se remettent en cause plus ou moins souvent et plus ou moins laborieusement ou bien qui, sans s'interroger, souffrent confusément ou douloureusement d'un doute ou d'un mal-être. Les uns comme les autres, ils adoptent les solutions ou les compromis les plus divers. Des écoles philosophiques entières, des religions ou confessions entières ont purement et simplement banni le "moi".

Le "moi" est exposé à toutes sortes de maladies. En fait, la pathologie de l'âme est un domaine aussi vaste que la médecine du corps. Au-delà du simple prurit (Chateaubriand raconte que tel événement "chatouilla agréablement son orgueil"), on connaît tout un spectre d'excroissances, d'hypertrophies et de kystes bénins ou malins. Le cancer du moi est malheureusement très répandu ; ne plaisantons plus, les issues peuvent être fatales. S'il y a de l'ironie dans ce paragraphe, c'est l'ironie la plus amère qui puisse être car, un comportement dominateur lui étant souvent associé, l'hypertrophie du moi chez un individu peut causer bien du malheur alentour, jusqu'à déclencher les hécatombes que l'histoire s'emploie à recenser. De plus, outre les maladies, le "moi" est également vulnérable à toutes sortes de traumatismes, de la simple blessure d'amour-propre à la destruction complète.

Vous pouvez vous demander de quoi il va être question car, selon le contexte, le mot "moi" (qui sera désormais écrit sans guillemets) peut évoquer bien des choses, le plus souvent par différence avec d'autres ; pour écrémer sommairement :

- en psychologie : par rapport aux motivations, aux sollicitations et aux contraintes,
- en psychanalyse : par rapport à l'inconscient, aux non-dits, aux tabous, aux complexes,
- en sociologie, en morale et dans la vie quotidienne : par rapport aux autres moi,
- en logique : par rapport à l'objet pensé,
- en métaphysique : par rapport à l'organisme humain ou au monde dit extérieur,
- en matière de spiritualité orientale : par rapport à l'âme universelle,
- etc.

Eh bien ! c'est simple, il va être question d'un peu tout cela. En revanche, il ne sera pas question de philosophie au sens scolaire, universitaire et académique du terme, de cette "philosophie" que Kant a dissociée du savoir et de la sagesse et que Wittgenstein considère comme une suite de malentendus linguistiques, voire d'une maladie de l'esprit (c'est L. Wittgenstein, professeur de philosophie au Trinity College de Cambridge, qui parle¹).

J'ai eu la témérité de soumettre le brouillon de cet essai à un professeur de philosophie contemporain. Il a terriblement souffert sur ma copie et me l'a dit du plus courtoisement qu'il a pu. Qu'il soit remercié sincèrement car sa souffrance m'a instruit et son commentaire m'a incité à être plus affirmatif, plus clair peut-être ; voici l'essentiel de ce commentaire (laissons la citation anonyme) :

L'énumération des moi que vous établissez ne me paraît pas très convaincante. En fait, il existe en chacun de nous une multitude de potentialités, mais cela n'implique pas autre chose que la dualité fondamentale de la conscience. Existe-t-il vraiment un "moi biologique", ou bien plutôt une simple individualité physique et physiologique ? [...] Qu'est-ce qu'un moi qui ne saurait pas ce qu'il est ? [...] Votre "moi pensant le moi", ce n'est rien d'autre encore que la dualité de la conscience (et elle suffit à tout). Je *me* regarde, je *me* juge, etc. Le fait qu'on ne se comprenne pas soi-même (votre citation d'Augustin) n'implique pas une multiplicité à laquelle vous semblez tenir très fort. Il existe en nous des *fonctions* mais elles ne constituent en aucun cas plusieurs ego.

"Qu'est-ce donc qu'un moi qui ne saurait pas ce qu'il est ?". Exprimer la question sous cette forme, c'est la tourner en dérision, voilà qui n'est ni charitable, ni honnête. Un autre professeur de philosophie, M. Emile

Chartier, bien connu sous le nom d'Alain, était plus magistral encore : "Le problème n'a point de sens" ! (voir citation complète p. 59).

Dire s'il existe un, ou bien deux, ou bien plusieurs, ou bien une multitude de moi en chacun de nous, dire si le moi est biologique ou métaphysique, tel est *le dernier souci* de ce mini-traité. Il ne s'agit pas de cocher la bonne case. La réponse la plus précise, s'il en faut une, serait : le moi est à la fois... (etc.) et rien de tout cela. Il demeure que cette "simple individualité physique et physiologique" n'est pas simple pour tout le monde et que ce moi "qui ne saurait pas ce qu'il est"... , voilà une interrogation qui risque fort de coller à la peau de l'espèce humaine pour toute la durée de son aventure.

Le moi des biologistes

Il n'existe pas d'individualité biologique mais seulement une individualisation graduelle, à la fois phylogénétique et ontogénétique, qui a pour base une centralisation progressive, certaines parties acquérant un rôle directeur et déterminant en conséquence le comportement du tout. L'individualité est une limite jamais entièrement atteinte, ni dans le développement, ni dans l'évolution.

L. von Bertalanffy²

Les individus sont les artefacts inventés par les gènes pour se reproduire.

R. Dawkins³

Ce n'est pas faire preuve de scientisme ni de réductionnisme, ce n'est pas non plus attenter à l'intouchable noblesse de la condition humaine que de rappeler les évidences biologiques. Dès cet instant, le lecteur est invité à surveiller l'auteur car il y a mille et une manière de présenter les "évidences", même le plus honnêtement du monde. Inversement, on voudra bien ne pas faire dire à l'auteur plus qu'il n'en dit, par exemple en prolongeant sa pensée dans le sens réductionniste.

Il est incontestable que, à chaque instant de sa vie, l'homme constitue un système incroyablement complexe (or la complexité biologique, écrit sans plaisanter H. Atlan⁴, "n'est pas encore un concept scientifique très clair") et, néanmoins un système admirablement intégré. Molécules, organites, cellules, tissus, organes, fonctions, régulations, tous les écoliers apprennent cela, il y a des

milliers de livres là-dessus et une émission chaque jour, au moins, à la télévision. Il n'en est pas moins vrai que ce système est en perpétuel renouvellement interne et en perpétuel ajustement. Mis à part le système nerveux qui est relativement conservateur (on a cru que les neurones vivaient aussi longtemps que le bonhomme, c'était un peu erroné), vous n'avez pas conservé une seule de vos cellules du mois dernier ! Et des cellules, vous en possédez cinquante mille milliards dont cent milliards de neurones.

Tel est le premier point à rappeler (rappel, sans démonstration !) : cette machine de cent milliards de pièces comporte mille fois plus environ de connexions, les synapses ; compte tenu de ces chiffres et en regard des activités mentales de la vie quotidienne, le nombre des connexions potentielles est quasi infini. Et pourtant, ça tourne, aurait dit Galilée.

Au fil de son existence, cette usine change sa politique générale, son fonctionnement, les priorités de ses différents services. Les départs sont "anticipés", c'est-à-dire programmés (cela s'appelle l'apoptose), les idées nouvelles font leur chemin ; les vieux s'accrochent (le drame de la vieillesse, disait Oscar Wilde, c'est que l'on reste jeune). Et tout ceci doit composer... un moi.

Incontestablement aussi, l'individu procède d'une lignée. On parle péjorativement de lourde hérédité mais une hérédité est toujours lourde en ce qu'elle a de déterminant. Du paquet-cadeau reçu à sa naissance, le petit de l'homme ne dénouera jamais toutes les ficelles. Prends ton balluchon, petit bonhomme, et fais ton chemin ! Il y a autant de surprises dans le balluchon que sur le chemin. Et tout ceci, au fil des jours, fait et défait et reconstitue... un moi. La biologie moléculaire a entrepris d'identifier très concrètement les racines organiques et héréditaires de nos comportements. Terrain miné, évidemment : on a vite fait de brandir les gènes de l'intelligence ou de tel ou tel trait de caractère. Voilà le risque de jeter un pont (en l'occur-

rence, un pont entre psychologie et génétique), tout le monde passe dessus, y compris les contrebandiers...

Du constat précédent, bien des biologistes tirent une théorie qu'ils poussent éventuellement, ou que d'autres poussent pour eux, en une philosophie : l'individu s'estompe devant l'espèce dont il assure la promotion et la perpétuation. Ce fut par exemple la sociobiologie, lancée comme doctrine nouvelle dans le dernier tiers du XXème siècle par l'américain E.O. Wilson mais dont Schopenhauer avait jeté la base dans une formule⁵ qui fera le bonheur des sociobiologistes : "L'instinct fait mouvoir l'individu pour le bien de l'espèce". Le même Schopenhauer, l'un des premiers à faire connaître en Occident la pensée orientale, remet souvent en cause ce qu'il appelle le *principium individuationis* (le principe d'individuation, dont on reparlera).

A son tour, l'espèce, elle aussi malléable et changeante, s'efface devant l'évolution... Ces vues nous éloignent de notre propos mais il importe de noter que ce sentiment de continuité, de subordination ne se rencontre pas seulement chez les biologistes. J.-M. Tjibaou (1936-1989), prêtre et ethnologue avant d'être homme politique, exprimait comme suit la composante biologique du moi selon la tradition canaque⁶ : "La vie est donnée par le sang. Le sang, c'est la mère qui le donne. Et le propriétaire du sang, c'est elle, ses frères, ses pères. Je ne suis jamais individu. Je ne peux pas être individu. Le corps n'est pas un principe d'individuation. Le corps est toujours la relation. L'homme qui atteindra la sainteté, l'harmonie, la perfection, c'est celui qui garde ces deux relations". Dans cent autres traditions, y compris celles des sociétés occidentales bien de chez nous, la culture ancestrale fait bon poids dans le balluchon du voyageur.

Encore diachroniquement (dans la perspective historique) mais à l'échelle de temps, disons, géologique : le moi repose sur un échafaudage de structures nerveuses pro-

gressivement empilées et progressivement interconnectées chez les Vertébrés depuis cent millions d'années. Peu importe le nombre et la disposition des structures retenues – trois cerveaux pour P.D. MacLean ou deux consciences pour G.M. Edelman, par exemple – toutes les conceptions modernes font état *et* d'une évolution *et* d'un étagement. Indépendamment de toute prise de position philosophique ou théologique sur les modalités et sur les finalités de l'évolution, l'apparition progressive de la conscience est une donnée objective de la paléontologie, de la psychologie, de la neurobiologie, de l'éthologie ; un biologiste résume cela :

La conscience est un dispositif de concentration de l'attention qui fonctionne en liant émotions et sentiments aux sensations et à l'action. C'est un niveau d'organisation émergent [émergent : apparaissant dans le cours de l'évolution] qui peut coordonner et diriger les assemblées neuronales dont elle dérive. Si nous considérons la conscience comme une adaptation évolutive extrêmement sophistiquée, il paraît logique de concéder aux autres animaux une sorte de conscience corrélée à la complexité de leur cerveau. En d'autres termes, il s'agit de considérer la conscience comme un phénomène gradué et non de type tout ou rien⁷.

Oui, vous pouvez et devez même prêter un certain degré de conscience à votre chat, et cessons de nous disputer là-dessus : ce serait aussi stupide que l'ancienne querelle théologique sur l'existence d'une âme chez la femme.

Ainsi, il y a quelque dix mille siècles, entre la forêt et la savane, paraissait un anthropoïde particulier que l'on appellera hominien. On peut penser qu'il possédait, à un degré plus marqué que chez ses cousins restés dans les arbres de la forêt, le... sentiment (?) d'exister en tant qu'individu distinct des autres ; sans doute se posait-il des questions à lui-même, évaluait ses propres actions ; peut-